

PRÉAMBULE

Autour d'un hymne : région, religion, société et histoire

Avec l'aide de Mme Acarie, Bérulle établit en France l'ordre des Carmélites. Nous sommes en 1604, l'année où est représenté pour la première fois l'*Othello* de Shakespeare et où, aux Pays-Bas, Hans Jansen invente le microscope. L'édit de Nantes a été signé six ans plus tôt, la Réforme est sur le point d'échouer en Autriche et en Hongrie, tout comme la conspiration catholique en Angleterre, pays où Jacques Stuart a succédé depuis peu à Élisabeth I^{re}, la dernière Tudor : les Couronnes d'Angleterre et d'Écosse sont désormais unies, la Grande-Bretagne est née et l'Irlande a été définitivement soumise. Depuis quelques années, des compagnies commerciales anglaises ont commencé à s'installer dans une Inde sur laquelle règne encore le grand empereur moghol Akbar (r. 1556-1605), qui a conquis le Deccan, mais doit faire face à la rébellion de son fils, le prince Salîm, futur empereur Jahângîr (r. 1605-1627).

Cette année 1604, dans l'Inde d'Akbar, est celle d'un fait religieux qui n'eut guère de retentissement sur le coup. Une vaste entreprise éditoriale est menée à bien par celui que Jahângîr – qui le fit mettre à mort en 1606 pour avoir soutenu son fils rebelle Khusrau – présente ainsi dans ses mémoires :

Il y avait un hindou nommé Arjan à Gobindval sur la Beas [grande rivière du Panjab]. Il s'affirmait maître spirituel et avait, par sa prétention à la sainteté, gagné la dévotion de nombre d'Indiens simples d'esprit et même de certains musulmans stupides et ignorants. Ils l'appelaient Gurû. Nombre d'idiots de toute la région avaient recours à lui et croyaient implicitement en lui¹.

Arjan (1563-1581-1606)* était en réalité le cinquième Gurû des sikhs. Son titre comme celui des neuf autres Gurûs sikhs sera ici constamment noté en forme translittérée et avec une majuscule pour distinguer l'usage sikh de ce mot de celui, complexe et varié, qui en est fait dans les contextes brahmanique et sectaire de l'hindouisme. En un mot, le concept de Gurû est crucial dans le sikhisme et renvoie d'une part à Dieu et à sa voix dans le cœur de l'homme, et d'autre part aux dix maîtres spirituels qui, divinement inspirés, se succédèrent à la tête de la première communauté – tandis qu'en climat hindou, l'on appelle « gourou » aussi bien un enseignant brahmanique, un guide spirituel que le maître d'une secte.

En 1604, donc, Gurû Arjan fait rassembler en un livre unique les hymnes composés par les maîtres qui l'ont précédé dans sa lignée spirituelle – les quatre premiers Gurûs des sikhs –, ainsi que des compositions de mystiques hindous et musulmans de son temps dont le contenu s'accorde avec la théologie qu'il a héritée de ses prédécesseurs. Ce livre est l'*Âdi Granth*** , « Livre premier », com-

* Les trois dates données pour les Gurûs sikhs à partir du deuxième sont respectivement celles de leur naissance, de leur accession au statut de Gurû et de leur mort.

** On trouvera dans le glossaire en fin de volume la traduction et l'explication des principaux termes et notions.

PRÉAMBULE

plété plus tard avec des hymnes de son père et prédécesseur par le dernier Gurû des sikhs, Gobind Singh (1666-1675-1707), qui déclara qu'après sa mort, ce livre même aurait statut de Gurû pour ses disciples.

« Je ne suis ni hindou ni musulman »

Dans un de ses hymnes, Arjan avait ainsi caractérisé sa religion :

Je n'observe pas le jeûne hindou ni celui du mois de ramadan,
Je sers Celui qui me protégera à la fin.

REFRAIN

*L'Un est mon Krishna, mon Allah,
Pour l'hindou comme pour le Turc, c'est Lui qui décide.*

Je ne fais pas le pèlerinage à La Mecque, ni ne rends de culte aux lieux de bain sacrés des hindous.
Je sers l'Un et nul autre.

Je ne pratique pas le culte hindou ni ne fais la prière musulmane.
J'ai pris l'Un sans forme dans mon cœur et l'y honore.

Je ne suis ni hindou ni musulman.
Mon corps et mon souffle appartiennent à Allah-Râma.

Dis, ô Kabîr : « Voici ce que je proclame :
Rencontrant le Gurû, le Cheikh, j'ai reconnu en Lui le Seigneur même². »

Ce texte appellerait de nombreux commentaires. On remarquera en premier lieu un contraste fort entre la

perception de Jahângîr, qui de sa cour d'Agra ou de Lahore aperçoit à Gobindval un agitateur hindou dont il juge prudent de se débarrasser, et celle d'Arjan, Gurû sikh qui se présente de manière insistante, couplet après couplet, comme n'étant ni hindou ni musulman, et qui se situe, comme l'indique bien le refrain, dans un au-delà des religions constituées que sont l'hindouisme et l'islam.

Il convient de souligner aussi que Jahângîr et Arjan ne font pas vraiment le même usage du terme persan *hindû*, dont on débat pour savoir depuis quand il renvoie à une appartenance religieuse³. Jahângîr, en effet, est encore l'héritier d'un usage socio-géographique du mot, que Persans et Grecs, puis Latins et Arabes, avaient de longue date utilisé pour désigner les populations vivant à l'est de l'Indus. Or, ces populations avaient dans leur immense majorité des traditions où jouaient un rôle important, sur le plan religieux, l'ensemble textuel d'origine orale appelé Veda, ainsi que des concepts comme l'ordre socio-cosmique (*dharmā*) et la théorie des actes et de leur rétribution (*karmā*), et, sur le plan social, le système des castes. Quand, à l'époque prémoderne, un membre de l'élite indo-musulmane comme Jahângîr dit ou écrit *hindû*, il ne distingue pas origine indienne et pratiques sociales et religieuses propres à l'Inde : c'est pourquoi le mot est rendu par « Indien » par le traducteur.

Pour l'Indien Arjan, premier Gurû né sikh, mais héritier spirituel d'un fondateur de lignée né hindou, le mot a exclusivement un sens religieux, et s'oppose tout naturellement à « musulman » sur ce plan. On trouve par contre dans son poème la trace d'une ancienne désignation ethnique des musulmans par les Indiens autochtones, puisqu'il parle aussi, à propos d'eux, de Turcs : les membres des dynasties indo-musulmanes qui dominèrent l'Inde descen-

daient en effet, dans leur grande majorité, de turcophones d'Asie centrale. Mais Arjan était bien sûr parfaitement conscient que nombre de musulmans indiens étaient des convertis, ou des descendants d'autochtones convertis.

On constate ensuite que l'hymne d'Arjan – et c'est inusuel – se termine par une citation. Le couplet repris par Arjan est de Kabîr (v. 1440-1518), tisserand de Bénarès né musulman, mais qui avait rejoint le courant des sants*. Ces derniers étaient des mystiques errants de l'Inde du Nord qui professaient leur dévotion à un dieu unique et dont Kabîr lui-même et Nânak (1469-1539), à qui les sikhs font remonter l'origine de leur religion, sont à juste titre tenus pour les principaux représentants. Cet hymne d'Arjan est ainsi à l'image même de l'*Âdi Granth* : il en reflète le côté accueillant d'œuvre ouverte.

On note enfin que, repris à son compte par Arjan, le distique de Kabîr manifeste l'amphibologie notée plus haut concernant la notion de *gurû* chez les sikhs. Kabîr récusait comme les autres sants l'idée d'un gourou humain, maître spirituel au sens hindou, et « Gurû » (dont l'arabe « Cheikh » est ici un synonyme) renvoie dans son couplet à la présence de Dieu en l'homme. Mais venant d'un Arjan, chef établi d'une communauté de disciples qui le vénèrent, les mots de Kabîr peuvent aussi bien faire référence à la conception selon laquelle Dieu se révèle comme Gurû à travers les paroles qu'il inspire à Arjan comme à ses prédécesseurs.